

# Chapitre un

La nuit, je ne m'endormais pas. Je rêvais les yeux ouverts. Je fixais le plafond en m'inventant des étoiles. Je ressassais le passé et façonnais l'avenir. J'imaginais des mélodies, me questionnais, changeais le monde et déclamais ma poésie dans le silence de mes pensées. Les gens me considéraient sans doute comme une personne « normale », moi la première. Le matin, je mangeais des toasts au beurre d'arachide ; durant mes règles, je faisais chier l'univers entier ; je perdais beaucoup trop de temps sur Facebook ; et je consacrais des journées complètes à la lutte contre le sommeil, sur une chaise en bois, pendant qu'un adulte sérieux tentait de prouver à trente jeunes désintéressés l'importance de trouver la longueur de la diagonale de la plate-bande de monsieur Langevin.

Chaque jour, pendant une heure et quart, l'État québécois nous accordait un moment de répit pour nourrir nos corps affamés d'aliments trop cuits de la cafétéria ou de sandwichs toujours pareils. En ce qui me concerne, j'optais la plupart du temps pour une tortilla à la tartinade de tofu. Il ne s'agissait évidemment

pas de haute gastronomie, mais la tartinade de tofu, malgré son goût quelconque et sa texture plutôt douteuse, avait le mérite d'être potable. Je profitais généralement de la période de repos que représentait le dîner pour me divertir avec mes amis ou avancer mes devoirs, comme l'aurait fait une personne normale, parce qu'aux dernières nouvelles, je le rappelle, j'étais certaine d'en être une.

Étant donné mon étonnante résilience, j'étais parvenue à survivre cinq ans dans la vaste étendue de beige qui me servait de lieu d'éducation et, en ce 21 juin 2014, on s'apprêtait à souligner ma persévérence. Amen. Devant l'aréna Iamgold de Rouyn-Noranda était massée une foule de froufrous et de diamants en plastique. Le ciel était d'un bleu qui donnait mal aux yeux mais, au loin, les cheminées de la fonderie brouillaient cette apparente perfection en y crachant quelques nuages. Mes amis sont arrivés les uns après les autres, nous nous sommes salués et avons proclamé: « Enfin, c'est fini, la vie sera sans doute plus belle à partir de maintenant. » Je portais une robe noire à pois rouges, acquise pour moins de cent dollars. Mon frère s'était chargé de me maquiller et de me coiffer. J'avais voulu dépenser le moins possible parce que, sérieusement, la remise des diplômes, le bal, tout ça, je trouvais ça complètement débile. Gaspiller des centaines de dollars pour des

vêtements qu'on ne porterait plus jamais, desquels tout le monde rirait dans cinq ans et qui seraient tachés de sueur et de bière avant minuit, tout ça parce que, théoriquement, on avait appris à accorder nos participes passés comme du monde ? Absurde.

À l'intérieur de l'aréna, spécialement aménagé pour l'occasion, on nous a savamment placés en ordre alphabétique. Puis, lorsque la musique de cérémonie a envahi les lieux, nous avons défilé un à un sur la scène. Pendant les trois heures et demie qui ont suivi, chacun de nous est allé chercher un diplôme symbolique, saisissant l'occasion d'exhiber une fois de plus son extravagante tenue. Pour couronner le tout, des élèves ont présenté une chanson. La fille qui chantait s'est trompée dans les paroles. Elle a cru que sa vie prendrait fin à ce moment exact, toutefois sa vie s'est poursuivie et la chanson aussi. Alors elle a continué comme si de rien n'était, mais, après, elle a pleuré. Elle a pleuré parce qu'elle avait fait de sa prestation un échec. Et cette fille-là craignait les échecs comme les bambins craignent les monstres sous leur lit. Je le sais, je la connais beaucoup trop bien.

Une fois l'événement achevé, tout le monde s'est précipité au Parc botanique à Fleur d'eau pour prendre les photos qui immortaliseraient ce moment magique. Des centaines de personnes se marchaient

sur les pieds ou écrasaient les plates-bandes innocentes condamnées à constituer le décor de cette lubie mondaine. Chacun se retrouvait inévitablement dans la photo de l'autre. *Clic. Clic.* Sourire. *Clic.* Ayoye, mal aux pieds. *Clic. Clic.* J'étais magnifique sur ces photos. Ma mère et ma tante l'avaient affirmé :

— Tu es tellement belle, Gabi. Et tu es vraiment moins maigre qu'avant, ça te fait beaucoup mieux.

— Hi hi, oui, c'est vrai, avais-je répondu.

Mais, dans ma tête, ça hurlait: *Fuck fuck fuck!* Toute ma vie, j'avais été une longue ligne droite et bien plate. Cette situation me satisfaisait amplement, puisque je n'avais rien de spécial, moi. Pas de grands yeux d'un bleu perçant, pas de cheveux doux et épais d'une couleur hors du commun, pas d'attributs féminins remarquables, rien de tout ça. Sauf qu'au moins j'étais mince, et ça, personne ne me l'enlèverait. Il n'était pas question que ma ligne vire sur elle-même, qu'elle devienne un cercle, voire une boule, s'alimentant chaque jour de deux trios Big Mac extra frites accompagnés d'un Coke Diète pour calmer sa conscience.

Le bal des finissants se déroulant le soir même, mes amis et moi nous sommes réunis, avant de nous

y rendre, dans un petit restaurant pour célébrer en compagnie de nos familles. On a beaucoup ri. À un certain moment, il faisait atrocement chaud, alors on est sortis prendre l'air. Sur un poteau électrique, une affiche promettait une récompense à quiconque retrouverait un chat disparu baptisé Saucisse. On a trouvé ça drôle. Après tout, on soulignait notre réussite scolaire et non notre maturité. Il devait être minuit lorsque j'ai quitté le bal, au moment où le *dancefloor* était devenu tellement collant de bière renversée qu'il fallait une demi-heure pour décoller nos pieds du sol. À deux heures du matin, en rentrant chez moi après une fête plus intime chez une amie, je me suis dit: « OK, je tourne une nouvelle page dans le livre de ma vie. Je pourrais commencer par y bannir les clichés métaphoriques ? »



## Chapitre deux

Vous l'aurez compris, ma vie repoussait les limites de la banalité. Je vivais au bout du monde, dans une maison partagée avec des parents mariés depuis si longtemps qu'ils en oubliaient chaque année l'anniversaire de leur union. Ma mère est purement québécoise, mais mon père, lui, est originaire d'un petit village du Honduras. Il s'est établi au Québec il y a plus de vingt ans et parle couramment français, au point qu'il n'a jamais pu se résoudre à s'adresser à ses enfants dans sa langue maternelle. Mon frère, Emmanuel, de trois ans et demi mon aîné, habite un appartement bordélique de la métropole depuis déjà plusieurs années. Bref, une fois mon diplôme d'études secondaires décroché, la suite logique des choses aurait été que je poursuive dans le droit chemin de la vie et que je choisisse, comme 90 % des élèves de ma cohorte, un programme d'études collégiales qui me plairait plus ou moins, pour ensuite étudier plus en profondeur un domaine qui me plairait plus ou moins, puis pratiquer un métier qui me plairait plus ou moins, faute d'avoir trouvé mieux. Cynique ? Moi ? Jamais. Enfin, j'avais le

pouvoir de ne pas m'enfoncer plus longuement dans la spirale de la monotonie et j'avais décidé de le saisir.

\* \* \*

J'avais tout prévu. Cet été-là, je demanderais congé à mon travail pour trois semaines dans le but de rendre visite à ma famille paternelle, qui réside au Honduras. Je tenais particulièrement à saluer mon grand-père, très vieux et très malade, que je craignais de ne plus jamais voir.

Je travaillais dans une des trois librairies indépendantes de Rouyn-Noranda. Je m'y rendais souvent à vélo, durant l'été, malgré mon aversion marquée pour ce moyen de transport. La plupart du temps, en finissant mon parcours, je me découvrais le fantasme d'un feu géant de la Saint-Jean-Baptiste, dans lequel je pourrais jeter mon vélo à bout de bras et le regarder avec jouissance se consumer. Certains matins, je choisissais de marcher, afin de passer devant la boulangerie et de humer l'odeur de pain frais du matin. Orgasme olfactif garanti.

Mon travail à la librairie me passionnait. Il m'a permis de rencontrer des gens merveilleux et de découvrir des auteurs formidables. Jamais je n'avais lu autant. Je ne souhaitais toutefois pas occuper cet

emploi pour le reste de mes jours. Que voulais-je devenir alors ?

...

Hum...

Eh bien, euh...

Je n'en avais pas la moindre idée. À vrai dire, si j'avais voulu choisir un métier en fonction d'une compétence certaine, j'aurais opté pour perdeuse d'écouteurs ou fonceuse dans des inconnus. Malheureusement, il s'agissait de carrières peu rémunératrices aux formations – du moins, selon ce que j'en savais – inexistantes.

Toutefois, un jour, accompagnée de ma mère, j'étais allée visionner un film de Woody Allen, *Rome mon amour*, une œuvre qui m'avait fait rêver. J'y avais vu l'Italie comme le plus beau des pays, et l'italien comme la plus belle des langues. Je ne savais toujours pas vers quel chemin de la vie m'orienter (clichés métaphoriques : 1 – Gab : 0), mais j'étais certaine d'une chose, ce chemin passerait par l'Italie, et probablement par Rome, puisque j'avais entendu quelque part que tous y menaient. Bref, ma décision était prise. L'année suivante, je parlerais italien,

je mangerais italien, je dormirais italien, je vivrais italien... Je SERAIS italien... ne. En tout cas.

Dès lors, j'avais entrepris les démarches pour concrétiser le rêve naissant de partir vivre un an à l'étranger. Contacter un organisme d'échanges étudiants, remplir les formulaires, économiser, entamer l'apprentissage de la langue et, surtout, voir mon grand-papa avant qu'il ne soit trop tard.

## Chapitre trois

Le 5 juillet 2014, à l'aéroport, papa et moi attendions l'avion qui nous mènerait à San José, capitale du Costa Rica, où nous visiterions ma tante dix jours avant de nous rendre au Honduras. Mon père était passé à deux doigts de réhypothéquer la maison pour nous acheter des sandwichs d'aéroport. J'ai mangé une partie du mien en attendant l'appel des passagers. Je l'ai mangé en calculant. J'avais faim, d'accord, mais j'allais rester assise toute la journée. Cela valait-il la peine de stocker cette énergie que je ne dépenserais pas ?

— Vas-tu finir ton sandwich ? m'a demandé mon père.

— Non, tu peux prendre le reste, je n'ai pas très faim... Stress du voyage, je crois...

*Bullshit, bullshit, bullshit.*

À notre arrivée à San José, la ville était déjà plongée dans le noir. En apercevant Tia au loin, j'ai forcé un sourire malgré la fatigue. Nous sommes montés dans un taxi rouge dépourvu de ceintures de sécurité. Le chauffeur a démarré, brûlé un feu rouge

et effectué un dépassement par la droite. Bienvenue en Amérique centrale.

\* \* \*

Mes cousines sont gentilles. Mes cousines sont intelligentes et obéissantes. Mes cousines sont souriantes et respectueuses, elles rient même des jokes niaiseuses de mon père. Mes cousines sont un peu grosses, elles ne bougent jamais. Ceci explique cela. Je devais bouger, moi. Sinon, je deviendrais probablement comme mes cousines: gentille, intelligente, souriante et un peu grosse, à une caractéristique près de la perfection. Alors je bougeais. Je fermais la porte de la chambre et je faisais des *jumping jacks*. J'allais à la salle de bain et je faisais des *squats*. J'allais marcher pour prendre l'air: prendre l'air avait l'avantage de brûler des calories.

Tia aussi est un peu grosse et, quand elle me servait à manger, je songeais qu'elle m'offrait sans doute des portions à son image. Alors, je disais: « *Un poco menos tia, yo no como mucho. Gracias, parece delicioso*<sup>\*</sup>. » Faire croire que j'aurais du plaisir à manger atténuaît les soupçons. Je ne voulais pas maigrir, seulement maintenir mon poids.

---

\* « Un peu moins, s'il te plaît, je ne mange pas beaucoup. Merci, ça semble délicieux! »

Les gens de mon entourage, lorsqu'ils abordaient mon futur séjour à l'étranger, tenaient toujours le même discours :

— Ah ! En Italie, la nourriture est si bonne ! Ça va te faire du bien, à toi, hein ? Mettre un peu de gras sur ces os-là !

*No way.*

\* \* \*

Selon *Le Petit Robert*, la silhouette se définit comme l'« allure ou ligne générale d'une personne ». Pour ma collègue Manon, Silhouette était la meilleure des variétés de yogourt. Pour moi, la silhouette était une obsession. L'autobus se dirigeant vers San José a fait un arrêt. J'ai regardé les passagers monter, surtout les femmes, mais je ne voyais pas des humains, je voyais des silhouettes. Rondes, longues, ondulées, fines. J'analysais et je comparais. Si je trouvais une silhouette plus fine que la mienne, cela signifiait que cette dernière était trop grosse. Moi, je voulais la plus belle, la plus élégante des silhouettes. Je serais Miss Silhouette internationale et tous les passagers de tous les autobus du monde m'envieraient. Il n'était pas question qu'une inconnue costaricaine me ravisse mon titre.

San José débordait de gens. Partout dans les rues, le vent transportait les voix de vieilles dames annonçant leurs marchandises. Les marchés se multipliaient et rivalisaient de couleurs. L'air y était chargé d'odeurs de nourriture traditionnelle. La ville offrait un spectacle continu. Ici, un homme faussait en s'accompagnant à la guitare pour gagner quelques sous. Là-bas, des milliers de pigeons envahissaient le sol d'un parc. Des marchands portant fièrement leur panier de bananes sur la tête surgissaient de partout, ils avaient malheureusement le petit défaut d'être illégaux, alors la police s'est subitement mise à leurs trousses. Les vendeurs ont sacré leurs bananes à terre et sont partis en courant. Les voitures ont roulé sur les bananes. Le sol est devenu une mosaïque d'asphalte et de bananes écrasées. Plusieurs enfants ne mangent probablement pas à leur faim, dans ce pays. Si seulement ils savaient ce qu'on fait des bananes dont ils sont privés. Et moi, moi qui avais autant de bananes que j'en voulais, moi, je m'en privais volontairement, sotte que j'étais.

\* \* \*

Nous attendions un taxi à la sortie d'un restaurant. Même si la soirée était peu avancée, la nuit avait déjà envahi le ciel. Elle était venue sans prévenir, imposant sa noirceur en quelques secondes. Si j'avais cru en

Dieu, j'aurais dit que dans ce pays, la transition entre le jour et la nuit dure tout juste le temps qu'Il éteigne sa lampe de chevet. Cette nuit-là était dépourvue de charme. Elle ne laissait briller aucune étoile et gardait la lune cachée quelque part au fond d'elle-même. Le taxi tardait et mille scénarios des plus dramatiques surgissaient dans mon esprit. L'angoisse et le froid me gagnaient peu à peu. Je n'avais presque rien mangé au restaurant à cause d'un insupportable mal de ventre. Maintenant, j'avais mal à la tête. Malgré ma veste, mon coupe-vent, mes jeans et mes espadrilles, je sentais mes dents claquer. Mes cousines en shorts se racontaient des blagues. Elles riaient pendant que je retenais mes larmes. Je me suis collée un peu sur papa pour me réchauffer, puis le taxi est enfin arrivé à destination. J'ai éclaté en sanglots en même temps que j'ai mis le pied dans la maison. Je pleurais sans savoir pourquoi. Je pleurais pour rien ou plutôt pour tout. Je pleurais d'angoisse, de panique, d'ennui, de peine, d'impuissance. J'avais mal à la tête, au ventre, à l'âme. Que m'arrivait-il ? Étais-je toujours normale ?

\* \* \*

J'ai entamé ma dernière journée au Costa Rica avec un bol de céréales. Il a suffi de quelques secondes aux fourmis, friandes de sucre, pour l'envahir. Elles étaient minuscules, oui, mais, justement, c'était encore pire.

— Andrea, il y a des fourmis dans mon bol ! Est-ce normal ?

— ¡ Sí ! m'a-t-elle répondu avec assurance. J'en mange chaque matin et jamais rien ne m'arrive. *Tranquila.*

Bien sûr. Des céréales aux fourmis, quoi de plus banal ? En plus, ce devait être débordant de protéines ! Miam, miam.

En fin d'après-midi, alors que nous effectuions une dernière promenade dans la ville, le mari de Tia nous a offert une crème glacée. La crème glacée occupait une place de choix dans le palmarès de mes passions, pas loin derrière la musique et la poésie. Pourtant, je savais que cette silhouette qui m'obsédait dépendait du contrôle que j'exerçais sur ce genre de gâteries.

— Non, merci, j'ai déjà pris une collation et nous souperons bientôt. Je passe mon tour, ai-je répondu.

Avais-je vraiment plus peur de manger de la crème glacée que des fourmis ?